

Tribune de Genève SA
1211 Genève 11
022/ 322 40 00
www.tdg.ch

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse journ./hebd.
Tirage: 43'860
Parution: 6x/semaine

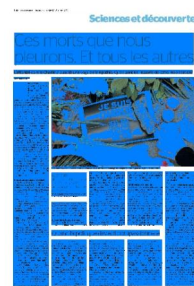
N° de thème: 377.116
N° d'abonnement: 1094772
Page: 33
Surface: 102'233 mm²

Ces morts que nous pleurons. Et tous les autres

L'attentat contre Charlie a suscité une vague d'empathie.
Quels sont les ressorts de cette mobilisation?



Les catastrophes qui surviennent en début d'année suscitent davantage de compassion de la part de la population. REUTERS



Bertrand Beauté

Q quatre millions de Français dans la rue. Une cinquantaine de chefs d'Etat à Paris. Des stars, comme George Clooney, clamant en chœur «Je suis Charlie»... L'attentat contre le journal satirique, survenu le 7 janvier, a suscité une vague de compassion sans précédent. «J'ai été surprise par cet élan de solidarité, ne cache pas Gaëlle Clavandier, spécialiste de la sociologie des catastrophes à l'Université Jean Monnet, à Saint-Etienne. Parfois, certains événements possèdent tous les éléments pour déclencher une vague d'empathie et cela ne prend pas. D'autres fois, comme c'est le cas avec Charlie, la réponse des populations dépasse toutes les attentes.»

Comment expliquer cette mobilisation «historique»? «Il faudra du temps et du recul pour analyser les ressorts de cette réaction, estime Valérie Gorin, enseignante-chercheuse au Centre d'enseignement et de recherche en action humanitaire (Cerah) de l'Université de Genève. Ce qui est sûr, c'est que le nombre de morts n'a que peu d'influence. Au regard d'autres catastrophes, comme le séisme en Haïti, dont on fête le cinquième anniversaire, les attentats parisiens ont fait un nombre de victimes ridicule (*ndlr: 20 personnes décédées, en comptant les terroristes, contre 230 000*). Même si cela s'avère discutable du point de vue éthique, toutes les morts n'ont pas le même statut. Celles qui surviennent près de chez nous possèdent une charge symbolique plus forte que celles qui se passent dans des pays lointains.»

Une attaque sans précédent

Ainsi, les terribles inondations qui touchent régulièrement le Bangladesh, par exemple, n'engendrent chez nous que peu d'émotion. Néanmoins, la proximité n'explique pas tout. En 2004, les attentats de Madrid, qui ont fait 191 morts, n'avaient pas suscité un engouement comparable. Nous n'étions pas, à l'époque, «tous Madrilènes» comme nous sommes aujourd'hui «tous Charlie».

Pour Benoit Lafon, chercheur au

Groupe de recherche sur les enjeux de la communication à l'Université de Grenoble, «l'ampleur de la mobilisation est liée au fait qu'il n'existe pas de précédent. S'attaquer à un journal de cette façon est inédit en France. C'est quelque chose qui n'était jamais arrivé et qui ne doit pas, en théorie, arriver ici. Cette rupture crée un bouleversement de l'ordre établi, une impression de basculement. Si un tel attentat avait été perpétré dans une dictature où les journalistes sont souvent pris pour cible, il n'y aurait probablement pas eu cette vague d'empathie.»

«Cette catastrophe n'est pas comme les autres, confirme Valérie Gorin. Des mosquées ou des synagogues sont régulièrement attaquées en France, sans forcément - et heureusement - faire de victimes. Ces événements réguliers ne provoquent plus de grande indignation. Il y a une forme de banalisation. De la même manière, les famines en Afrique, qui font autrement plus de morts, ne mobilisent plus. Nous sommes habitués et, quelque part, nous les avons acceptés. Avec Charlie, il y a un côté inattendu, extraordinaire. D'un coup, la barbarie que l'on croyait réservée à d'autres se déroule chez nous. La frontière qui sépare dans notre imaginaire collectif le sauvage du non-sauvage, la barbarie de la civilisation, s'effondre. C'est un peu la même chose avec les épidémies: Ebola n'a commencé

«Les morts qui surviennent près de chez nous possèdent une charge symbolique plus forte»

Valérie Gorin Département de sociologie de l'Université de Genève (UNIGE)

à mobiliser que lorsque des humanitaires occidentaux ont été infectés.» Dans ce contexte, les manifestations jouent un rôle de catharsis. «Les gens font front pour se prémunir du danger, pour se rassurer», résume Gaëlle Clavandier.

Un sombre début d'année

«L'attentat à Charlie Hebdo possède par

ailleurs une dimension politique très forte, poursuit la sociologue. Il ne touche pas des anonymes, mais des symboles de notre société démocratique: les journalistes et la liberté d'expression.»

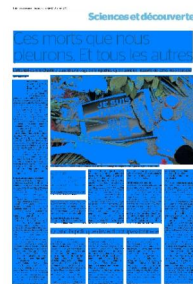
Face aux armes, les mots ne restent que des mots et, a fortiori, les caricatures que des dessins. Pour Valérie Gorin, ce côté disproportionné est également l'un des motifs de l'ampleur des manifestations: «Que des journalistes de guerre meurent dans des zones de conflit, cela paraît presque logique. Mais des dessinateurs... cela semble absurde.»

«De manière générale, lorsqu'un public particulier est touché par une catastrophe, comme des mineurs, des pompiers ou des enfants, l'émotion suscitée se révèle plus forte que lorsqu'il s'agit d'une population indéfinie», note Gaëlle Clavandier. L'été dernier, l'enlèvement de 200 lycéennes au Nigeria par l'organisation islamiste Boko Haram a ainsi engendré une compassion internationale avec le mouvement «Bring back our girls» (*ndlr: Ramenez nos filles*). Tout comme les mineurs chiliens bloqués sous terre pendant deux mois en 2010.

L'influence des médias

La date du massacre pourrait également avoir eu un effet sur la mobilisation. «Le début d'année se révèle propice à l'empathie, souligne Gaëlle Clavandier. Les Fêtes sont un moment de trêve et janvier le temps des vœux. Les gens se préparent à se lancer dans une nouvelle année, avec de bonnes résolutions. Symboliquement, l'attentat leur coupe l'herbe sous le pied.» Le séisme en Haïti de 2010 et le tsunami dans l'océan Indien de 2004 - tous deux survenus en période de Fêtes - avaient ainsi suscité des élans de solidarité extraordinaires. Les dons en faveur des pays asiatiques dévastés par le raz-de-marée se sont élevés à 13,6 milliards de dollars et ceux pour Haïti à 4 milliards. Aujourd'hui, l'association Presse et pluralisme annonce avoir recueilli plus d'un million d'euros pour Charlie Hebdo. Une manne pour un journal qui était au bord de la banqueroute.

Mais ces mobilisations auraient-elles



Tribune de Genève SA
1211 Genève 11
022/ 322 40 00
www.tdg.ch

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse journ./hebd.
Tirage: 43'860
Parution: 6x/semaine

N° de thème: 377.116
N° d'abonnement: 1094772
Page: 33
Surface: 102'233 mm²

été aussi importantes en l'absence de vidéos diffusées en boucle sur nos écrans? «L'image est nécessaire, répond Valérie Gorin. Elle est le moyen de communication perçu avec le moins de filtre analytique. On est immédiatement dans le registre de l'émotion.» En 2009, par exemple, très peu d'images circulaient sur le soulèvement postélectoral survenu en Iran, en raison de la censure à laquelle étaient soumis les journalistes. Résultat: peu de compassion. Et puis la vidéo de la mort d'une jeune militante, Neda Agha-Soltan, est apparue sur les réseaux sociaux. «Ce film a joué un rôle très important dans la mobilisation internationale qui a suivi, souligne Valérie Gorin. Pour toucher le public, les désastres ont souvent besoin d'un martyr auquel les gens peuvent s'identifier.» Mais aussi d'un méchant et d'un héros. Dans le cas des catastrophes naturelles par exemple, l'humanitaire de MSF ou de la Croix-Rouge représente souvent la figure du Bon Samaritain, présent au chevet des victimes. Dans le cas de Charlie, il est intéressant de voir que le triptyque méchant/martyr/héros est entièrement représenté.

Sans médiatisation, point de mobilisation donc. «Mais nous aurions tort de reprocher aux seuls journalistes de traiter massivement tel événement et d'ignorer tel autre, note Benoit Lafon. La médiatisation s'appuie sur une demande sociale à laquelle les journaux, qui sont des entreprises, tentent de répondre.» En d'autres termes: lorsque les gens ne s'intéressent plus à Charlie, les journalistes arrêteront d'en parler. Que restera-t-il alors des soulèvements? «Il existe une forme de zapping compassionnel, explique Gaëlle Clavandier. Nous passons d'une mobilisation à une autre.»

Quand la politique devient compassionnelle

● Obama n'est pas Charlie. Et il pourrait s'en mordre les doigts. L'absence du président des Etats-Unis à la marche du 11 janvier lui est vertement reprochée. «Avec la sécularisation des religions, l'action politique est devenue déterminante lors des catastrophes. Elle a gagné une forme de religiosité, explique Benoit Lafon, chercheur à Grenoble. L'implication des politiques sur le terrain de la compassion est devenue systématique.» Il n'en a pas toujours été ainsi. Jusqu'aux années 70, les chefs d'Etat brillaient par leur absence lors des tragédies. Puis, en 1982, François Mitterrand assiste aux obsèques d'enfants décédés lors d'un accident de car à Beaune. Désormais, à chaque événement, les politiques se rendent sur le théâtre même de l'accident. Après l'ouragan *Sandy*, Obama a suspendu immédiatement ses activités pour aller reconforter les sinistrés. Et il n'aura fallu que cinquante-six minutes à François Hollande pour se rendre sur place après le massacre de Charlie. «La religion a reculé sur la prise en charge des deuils collectifs, poursuit Benoit Lafon. Le politique s'occupe de l'aspect compassionnel et

assure le retour à l'ordre. Il y a une fonction rassurante à montrer que l'Etat est toujours là.»

Les médias jouent également un rôle important dans ce processus. «Face à une catastrophe, le récit permet d'ordonner le présent, d'expliquer l'inexplicable en faisant référence à des événements antérieurs. On parle ainsi de «11 Septembre français», alors que cette comparaison ne tient pas la route. Mais elle permet de revenir à des schémas connus et donc rassurants, note Benoit Lafon. Par ailleurs, l'information ne sert pas uniquement à se tenir informé. Elle permet aux spectateurs d'adhérer à la société.»

Et tout le monde veut participer à ces nouveaux rites funéraires. Le hashtag #JeSuisCharlie a été tweeté plus de 5 millions de fois et des millions de personnes sont descendues dans la rue. «Il s'agit d'un phénomène de réassurance, de catharsis collective, qui ne laisse pas de place aux débats et à la polémique», note la sociologue Gaëlle Clavandier. Avec une touche de cynisme à la clé: aujourd'hui être Charlie est devenu cool, presque tendance. **BE.B.**